

## DU TIERS-ETAT AU RÉFORMISME

par Georges MICHAËL

Lorsqu'avant les dernières élections l'ancien parti socialiste préparait son programme, un des vieux chefs, qui faisait liste commune avec deux des plus jeunes militants, leur proposa cette plateforme : « Daudet bat la grosse caisse pour la part du combattant. Répondons-lui sur son terrain : réclamons comme part du combattant l'enseignement secondaire et supérieur accessible à tous. Là-dessus, nous sommes imbattables ; nous déclencherons un mouvement irrésistible, dont le socialisme recueillera tout le bénéfice. » Mais l'un de ces futurs communistes l'arrêta aussitôt : « Jamais ! Ça, c'est de la collaboration. »

Je voudrais consacrer la présente étude à commenter cette simple anecdote. D'abord pour notre édification à chacun d'entre nous. J'avoue avoir pensé tout le premier, quand le fait me fut conté : « Voilà de l'aveuglement sectaire ! » Or c'était tout simplement un réflexe d'une sûreté admirable : sauver le prolétariat de la contamination de la culture bourgeoise. Et j'y songeais de nouveau en lisant dans un récent *Bulletin Communiste* (1) un discours où Trotsky signale comme un obstacle capital à l'extension du communisme en Occident la culture bourgeoise elle-même.

## LA CULTURE BOURGEOISE REVOLUTIONNAIRE

A vrai dire, un révolutionnaire de chez nous est excusable de s'y méprendre. Car, en France, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée révolutionnaire a été constamment liée à cette extension indéfinie de la culture générale dont la bourgeoisie s'est fait le monopole. Monopole ? Oui, certes ! Et cela d'autant mieux que cette culture-là, cet idéal de culture, c'est de la bourgeoisie qu'il est né, c'est la bourgeoisie qui l'a brandi soudain au déclin de l'ancien régime : au cours de ces cent cinquante ans d'histoire, il est le reflet dans le domaine spirituel de l'évolution bourgeoise. Or cette évolution commença en étant notre première Révolution et continua, durant tout le demi-siècle qui suivit, d'être un élément révolutionnaire. Quelle mise en branle ! Rien d'étonnant si l'idée a vécu cinquante ans de plus, et si, à la veille de la guerre, on pouvait encore penser que diffuser la culture générale bourgeoise, c'était préparer, amorcer, réaliser virtuellement la révolution.

Le dernier grand tenant politique de cette idée, Jaurès, en a expliqué lui-même la genèse avec ce don de profond historien que l'on trouve à chaque page de son *Histoire socialiste de la Révolution*. Ouvrez le premier tome, lisez ce chapitre où Jaurès recherche les origines de la tradition intellectuelle bourgeoise jusqu'à la Renaissance. Quelles remarques plus pénétrantes que cette analyse des caractères du travail économique de la classe nouvelle dont la répercussion se retrouve de siècle en siècle dans le domaine de l'esprit ? Le négoce façonnait les cerveaux à la rectitude de jugement, éveillait le sens

(1) 5<sup>e</sup> discours prononcé par Trotsky à l'Exécutif élargi (*Bulletin* du 28 septembre).

critique, imposait un besoin de méthode intellectuelle, sans quoi ni la Réforme, ni le jansénisme, ni Descartes n'auraient été possible (1). Ainsi, au sein de l'ancienne société dont l'expression spirituelle est un système clos et immuable de valeurs morales et religieuses, grandit une classe dont le génie de rigueur rationnelle tendra bientôt ouvertement à la domination matérielle de l'univers. Bourgeois protestants massacrés à la Saint-Barthélemy, bourgeois jansénistes ne font encore qu'affirmer (plus ou moins violemment, avec plus ou moins d'intransigeance) une originalité étrange, tenace, sans cesse renaissante, dans ce monde spirituel de la monarchie catholique. Descartes inaugure la science méthodique. Puis le branle est donné. L'aristocratie est la première à emprunter dans ses salons le tour de ce nouveau mode de penser (2). Les débuts du capitalisme et une époque de production croissante coïncidant avec les crises financières incurables de la monarchie achèveront, au siècle suivant, de donner à la bourgeoisie une force et un rôle révolutionnaires vraiment uniques : pour la première (et qui sait ?) peut-être la dernière fois en effet la lutte de classes se formule sous un aspect de nécessité parfaitement épurée. Une totalité de producteurs se dresse d'un seul bloc contre une totalité de parasites. C'est bien vraiment la formule célèbre : « Qu'est-ce que le Tiers-Etat ? Rien. Que doit-il être ? Tout. »

Aussi la vague de culture nouvelle s'élève et monte au ciel comme un mur. Rien, dans son domaine, ne lui échappera : la science ? elle en est mère, elle l'agrandira sans cesse par les impérieuses questions que bientôt ses usines poseront aux laboratoires ; — les lettres ? la bourgeoisie ressuscite les temps héroïques de leur genèse gréco-latine : c'est enfin la vraie Renaissance puisque, par les livres des Anciens, le civisme d'Athènes et de Rome va régénérer l'Etat. Mais surtout la nouvelle culture bourgeoise apporte une foi, l'attente des miracles : du vivant de ceux qui vivent, on va voir l'humanité se transfigurer puisque commencera le règne de la Raison.

LA CULTURE DEMOCRATIQUE AU XX<sup>e</sup> SIECLE

On a beaucoup abusé de la comparaison historique entre la Révolution et les débuts du christianisme. Mais il est vraiment impossible de se refuser à admettre cette saisissante analogie : Jésus annonça qu'une génération

(1) « Le jansénisme, dit Jaurès, par une grave et lente initiation involontaire, préparait l'ensemble de la classe bourgeoise aux hardiesses décisives de la pensée, qui n'éclatèrent enfin qu'aux jours les plus terribles de la Révolution : sans lui, les clartés éblouissantes de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, et le voltairianisme même, si rapide et si aisé, n'auraient été que flammes légères courant à la surface de la société : la force de résistance du jansénisme atteste la croissance continue d'une bourgeoisie mesurée et forte, qu'une crise extraordinaire jettera dans la philosophie. » (*Op. cit.*, p. 133.)

(2) Georges Sorel l'a longuement exposé dans ses *Illusions du Progrès*.

ne se passerait point sans qu'arrivât son règne sur la terre. Les premiers croyants connurent cette attente hallucinée. Puis, de décade en décade, l'avènement, tout en en demeurant certain, cessa d'être imminent. Ainsi le mythe de la Raison régénérant l'humanité fut certainement, pour les foules de la fête de la Fédération, un lendemain éblouissant et fatal vers quoi elles s'avançaient de plain-pied. Ensuite on accusa la réaction — toutes les réactions indéfinies du XIX<sup>e</sup> siècle — d'empêcher le miracle. Mais, de génération en génération, tous les libéraux ou révolutionnaires vivent de cette radieuse promesse de culture universelle. De Condorcet à M. Ferdinand Buisson, on ne cesse de préparer le projet de loi — jamais réalisé — de l'instruction supérieure pour tous.

Jamais réalisé parce qu'entre temps il était arrivé à l'idéal nouveau un malheur irrémédiable ! La classe dont il était l'âme, la trouvaille, le chant de guerre et le cantique, cette classe — le Tiers-Etat — s'était cassée en deux. Les lois d'un matérialisme historique dont elle avait préparé la perfection vont détacher d'elle le corps vivant de l'humanité : le prolétariat. Alors, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (et ça continue), la bourgeoisie livrée à elle-même, à ses seules ressources intellectuelles, sera ballottée de l'idéal triomphant du Tiers-Etat aux réveries réactionnaires de l'aristocratie vaincue, selon le rythme inflexible des périodes de prospérité ou de crise économique. Les marchés s'ouvrent-ils ? Aussitôt l'espoir fait renaître le désir de collaboration avec le prolétariat et, en même temps, l'idéal démocratique de culture généralisée. Les marchés se ferment-ils ? La bourgeoisie s'isole, se rétracte, se raidit. Et, comme toutes les classes, toutes les races stériles, elle revendique la royauté de la culture traditionnelle.

Et le prolétariat ? A-t-il, dès ses premières révoltes, nié une fois pour toutes l'idéal d'évolution spirituelle du Tiers-Etat ? Ce n'était pas historiquement possible. Rappelons-nous la place que Marx reconnaît à la petite et à une certaine partie de la grande bourgeoisie dans la révolution de 48. Il fallut même l'expérience brusquée de la II<sup>e</sup> République pour que la cassure fût nette et que l'on vit le premier soulèvement purement prolétarien : les journées de juin. Même ensuite il y a toujours plusieurs causes qui tendent à prolonger chez les socialistes le rêve bourgeois de la culture générale facteur révolutionnaire. D'abord la tradition, terriblement forte chez un peuple qui s'était aussi violemment épris du culte de la Raison : Michelet perpétuait la vénération des « géants » de 89. Puis tous les intellectuels anarchistes, à commencer par les tolstoïens, qui n'ont cessé de pousser la culture générale à l'état individualiste pur. Et, en regard, l'attitude même de l'Eglise et de toutes les forces de réaction, leur acharnement à refuser l'instruction au peuple, semblaient bien prouver que là subsistait la vraie Bastille à conquérir. Enfin, il y avait toutes les causes qui ont provoqué la création en France d'un socialisme parlementaire. Sans parler encore de la décadence de l'interprétation marxiste du fait de la condition bourgeoise, intellectuelle et souvent universitaire des pères du réformisme, il y avait le fait marxiste lui-même le plus brutal : les deux classes ennemies grandissent ensemble par le seul et même accroissement des usines. Une vague de prospérité suffit à clore la période révolutionnaire de la II<sup>e</sup> République, qu'une crise (en 1847) avait rendue possible. La prospérité développe l'opportunisme démocratique en même temps qu'elle rend à la

bourgeoisie le sens de sa marche : la grande production ; les deux classes, entraînées dans le même élan économique, revivent le rêve culturel d'un seul et unique Tiers-Etat.

## JAURES ET L'ECOLE LAIQUE

L'action combinée de tous ces facteurs trouva son expression parfaite dans la pensée de Jaurès. Jaurès possédait trop le sens leibnizien de l'harmonie des contraires pour n'être pas convaincu que la culture prolétarienne de l'avenir ne ferait que prolonger la culture bourgeoise en la dépassant. Jaurès était lui-même un des plus grands humanistes de son temps, formé par l'Université, et universitaire. Jaurès surtout demandait au marxisme et à l'action socialiste cette somme du mouvement humain sur la planète, ce bilan et cette orientation de l'évolution historique qui seules permettaient encore, au XX<sup>e</sup> siècle, d'aborder sans anachronisme les conceptions métaphysiques (1). Et cela supposait la croyance au développement indéfini de la culture présente — bourgeoise —. Et cela signifiait l'accession progressive de toute l'humanité à cette même culture — bourgeoise.

D'ailleurs depuis Michelet il y avait un rebond du culte de la Raison : le darwinisme. On ne saurait exagérer l'importance du mouvement qu'il créa en France. Il faut même dire que, pour la première fois, depuis que le XVIII<sup>e</sup> siècle avait popularisé la science, avait donné à la science pour mission de détrôner l'Eglise, la science créait une doctrine accessible à la grande vulgarisation. Bouvard et Pécuchet ni Homais n'auraient éprouvé le besoin de quêter leurs recettes dans une bibliothèque entière de vulgarisation, si Flaubert les eût créés trente ans plus tard : ils auraient su par cœur *L'Origine des Espèces*, qui leur eût permis bien plus triomphalement de réfuter la Bible. C'est le darwinisme populaire qui déclencha la seconde offensive anticléricale, après l'Encyclopédie et les éditions innombrables de Voltaire et de Rousseau. C'est ce mouvement d'esprit qui fonda la III<sup>e</sup> République sur la franc-maçonnerie, qui assura d'avance la politique radicale.

Cette résurrection des combats d'idée livrés par le Tiers-Etat devait normalement regrouper les camps de façon analogue. L'affaire Dreyfus, la lutte anticléricale furent les occasions politiques qui devaient faire collaborer le parti socialiste au bloc des gauches, donc constituer quant aux problèmes qui nous occupent un groupement équivalent au Tiers-Etat : de l'autre côté de la barricade, le Vatican, les monarchistes, et tous « ces messieurs de la droite » ; de ce côté-ci, tous les amis du Progrès, bourgeois et prolétaires, unis dans une même volonté d'assurer enfin la diffusion des vraies lumières pour hâter la marche de l'évolution.

Telle est exactement la répartition que nous retrouvons dans les discours prononcés à la Chambre par Jaurès en 1910 (2), alors que la Séparation de l'Eglise et de l'Etat était chose faite, mais que le Vatican avait organisé un retour offensif contre l'école laïque. Il n'est pas inutile de relire aujourd'hui ces discours, car Jau-

(1) Un exemple entre vingt : la préface de son *Histoire socialiste de la Révolution*.

(2) Aux séances des 21 et 24 janvier, Jaurès réunit ces discours en brochure sous le titre : *Pour la Laïque* (éditions de l'Humanité).